

Pushkin Aleksandr Sergeevich

La fille du capitaine



Александр Пушкин

La fille du capitaine

«Public Domain»

Пушкин А. С.

La fille du capitaine / А. С. Пушкин — «Public Domain»,

© Пушкин А. С.

© Public Domain

Содержание

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS	5
I	6
II	11
III	17
IV	21
Конец ознакомительного фрагмента.	23

Aleksandr Sergeevich Pushkin

La fille du capitaine

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

La nouvelle que nous publions est considérée en Russie comme le meilleur ouvrage en prose du poète Pouschkine. Elle peut soutenir la comparaison avec les récits les plus attachants de Nicolas Gogol.

Alexandre Pouschkine, né à Saint-Pétersbourg en 1799, est mort en 1837, dans toute la force de son talent. Ses premiers écrits l'ayant rendu suspect, il fut envoyé dans les provinces éloignées de l'empire, où il remplit diverses fonctions administratives. L'empereur Nicolas, à son avènement en 1825, le rappela dans la capitale, et le nomma historiographe. Ses ouvrages les plus connus sont *le Prisonnier du Caucase* et une composition dramatique qui n'a jamais été représentée, et n'était pas destinée à l'être, *Boris Godunov*.

Ses autres poèmes sont *Ruslan et Ludmil'a*; *les Bohémiens*, *la Fontaine des pleurs* et *l'Onéghine*.

Ce poète, si admiré de ses contemporains, n'était pas heureux: d'indignes propos répandus à dessein dans les salons de Saint-Pétersbourg, où l'on n'aimait pas sa fière et libre parole, amenèrent un duel dans lequel il fut blessé mortellement par son propre beau-frère. Cette mort fut pleurée par les Russes comme une calamité publique.

I

LE SERGENT AUX GARDES

Mon père, André Pétrovitch Grineff, après avoir servi dans sa jeunesse sous le comte Munich¹, avait quitté l'état militaire en 17.. avec le grade de premier major. Depuis ce temps, il avait constamment habité sa terre du gouvernement de Simbirsk, où il épousa Mlle Avdotia Ire, fille d'un pauvre gentilhomme du voisinage. Des neuf enfants issus de cette union, je survécus seul; tous mes frères et soeurs moururent en bas âge. J'avais été inscrit comme sergent dans le régiment Séménofski par la faveur du major de la garde, le prince B... notre proche parent. Je fus censé être en congé jusqu'à la fin de mon éducation. Alors on nous élevait autrement qu'aujourd'hui. Dès l'âge de cinq ans je fus confié au piqueur Savéliitch, que sa sobriété avait rendu digne de devenir mon menin. Grâce à ses soins, vers l'âge de douze ans je savais lire et écrire, et pouvais apprécier avec certitude les qualités d'un lévrier de chasse. À cette époque, pour achever de m'instruire, mon père prit à gages un Français, M. Beaupré, qu'on fit venir de Moscou avec la provision annuelle de vin et d'huile de Provence. Son arrivée déplut fort à Savéliitch. «Il semble, grâce à Dieu, murmurait-il, que l'enfant était lavé, peigné et nourri. Où avait-on besoin de dépenser de l'argent et de louer un *moussié*, comme s'il n'y avait pas assez de domestiques dans la maison?»

Beaupré, dans sa patrie, avait été coiffeur, puis soldat en Prusse, puis il était venu en Russie pour être *outchitel*, sans trop savoir la signification de ce mot². C'était un bon garçon, mais étonnamment distrait et étourdi. Il n'était pas, suivant son expression, ennemi de la bouteille, c'est-à-dire, pour parler à la russe, qu'il aimait à boire. Mais, comme on ne présentait chez nous le vin qu'à table, et encore par petits verres, et que, de plus, dans ces occasions, on passait l'*outchitel*, mon Beaupré s'habitua bien vite à l'eau-de-vie russe, et finit même par la préférer à tous les vins de son pays, comme bien plus stomacique. Nous devînmes de grands amis, et quoique, d'après le contrat, il se fût engagé à m'apprendre *le français, l'allemand et toutes les sciences*, il aima mieux apprendre de moi à babiller le russe tant bien que mal. Chacun de nous s'occupait de ses affaires; notre amitié était inaltérable, et je ne désirais pas d'autre mentor. Mais le destin nous sépara bientôt, et ce fut à la suite d'un événement que je vais raconter.

Quelqu'un raconta en riant à ma mère que Beaupré s'enivrait constamment. Ma mère n'aimait pas à plaisanter sur ce chapitre; elle se plaignit à son tour à mon père, lequel, en homme expéditif, manda aussitôt cette *canaille de Français*. On lui répondit humblement que le *moussié* me donnait une leçon. Mon père accourut dans ma chambre. Beaupré dormait sur son lit du sommeil de l'innocence. De mon côté, j'étais livré à une occupation très intéressante. On m'avait fait venir de Moscou une carte de géographie, qui pendait contre le mur sans qu'on s'en servît, et qui me tentait depuis longtemps par la largeur et la solidité de son papier. J'avais décidé d'en faire un cerf-volant, et, profitant du sommeil de Beaupré, je m'étais mis à l'ouvrage. Mon père entra dans l'instant même où j'attachais une queue au cap de Bonne-Espérance. À la vue de mes travaux géographiques, il me secoua rudement par l'oreille, s'élança près du lit de Beaupré, et, l'éveillant sans précaution, il commença à l'accabler de reproches. Dans son trouble, Beaupré voulut vainement se lever; le pauvre *outchitel* était ivre mort. Mon père le souleva par le collet de son habit, le jeta hors de la chambre et le chassa le même jour, à la joie inexprimable de Savéliitch. C'est ainsi que se termina mon éducation.

¹ Célèbre général de Pierre le Grand et de l'impératrice Anne.

² Qui veut dire maître, pédagogue. Les instituteurs étrangers l'ont adopté pour nommer leur profession.

Je vivais en fils de famille (*nédorossl³*), m'amusant à faire tourbillonner les pigeons sur les toits et jouant au cheval fondu avec les jeunes garçons de la cour. J'arrivai ainsi jusqu'au delà de seize ans. Mais à cet âge ma vie subit un grand changement.

Un jour d'automne, ma mère préparait dans son salon des confitures au miel, et moi, tout en me léchant les lèvres, je regardais le bouillonnement de la liqueur. Mon père, assis près de la fenêtre, venait d'ouvrir l'*Almanach de la cour*, qu'il recevait chaque année. Ce livre exerçait sur lui une grande influence; il ne le lisait qu'avec une extrême attention, et cette lecture avait le don de lui remuer prodigieusement la bile. Ma mère, qui savait par coeur ses habitudes et ses bizarreries, tâchait de cacher si bien le malheureux livre, que des mois entiers se passaient sans que l'*Almanach de la cour* lui tombât sous les yeux. En revanche, quand il lui arrivait de le trouver, il ne le lâchait plus durant des heures entières. Ainsi donc mon père lisait l'*Almanach de la cour* en haussant fréquemment les épaules et en murmurant à demi-voix: «Général!.. il a été sergent dans ma compagnie. Chevalier des ordres de la Russie!.. y a-t-il si longtemps que nous...?» Finalement mon père lança l'*Almanach* loin de lui sur le sofa et resta plongé dans une méditation profonde, ce qui ne présageait jamais rien de bon.

«Avdotia Vassiliéva⁴, dit-il brusquement en s'adressant à ma mère, quel âge a Pétroucha⁵?

–Sa dix-septième petite année vient de commencer, répondit ma mère. Pétroucha est né la même année que notre tante Nastasia Garasimovna⁶ a perdu un oeil, et que...

–Bien, bien, reprit mon père; il est temps de le mettre au service.»

La pensée d'une séparation prochaine fit sur ma mère une telle impression qu'elle laissa tomber sa cuiller dans sa casserole, et des larmes coulèrent de ses yeux. Quant à moi, il est difficile d'exprimer la joie qui me saisit. L'idée du service se confondait dans ma tête avec celle de la liberté et des plaisirs qu'offre la ville de Saint-Pétersbourg. Je me voyais déjà officier de la garde, ce qui, dans mon opinion, était le comble de la félicité humaine.

Mon père n'aimait ni à changer ses plans, ni à en remettre l'exécution. Le jour de mon départ fut à l'instant fixé. La veille, mon père m'annonça qu'il allait me donner une lettre pour mon chef futur, et me demanda du papier et des plumes.

«N'oublie pas, André Pétrovitch, dit ma mère, de saluer de ma part le prince B...; dis-lui que j'espère qu'il ne refusera pas ses grâces à mon Pétroucha.

–Quelle bêtise! s'écria mon père en fronçant le sourcil; pourquoi veux-tu que j'écrive au prince B...?

–Mais tu viens d'annoncer que tu daignes écrire au chef de Pétroucha.

–Eh bien! quoi?

–Mais le chef de Pétroucha est le prince B... Tu sais bien qu'il est inscrit au régiment Séménofski.

–Inscrit! qu'est-ce que cela me fait qu'il soit inscrit ou non? Pétroucha n'ira pas à Pétersbourg. Qu'y apprendrait-il? à dépenser de l'argent et à faire des folies. Non, qu'il serve à l'armée, qu'il flaire la poudre, qu'il devienne un soldat et non pas un fainéant de la garde, qu'il use les courroies de son sac. Où est son brevet? donne-le-moi.»

Ma mère alla prendre mon brevet, qu'elle gardait dans une cassette avec la chemise que j'avais portée à mon baptême, et le présenta à mon père d'une main tremblante. Mon père le lut avec attention, le posa devant lui sur la table et commença sa lettre.

La curiosité me talonnait. «Où m'envoie-t-on, pensais-je, si ce n'est pas à Pétersbourg?» Je ne quittai pas des yeux la plume de mon père, qui cheminait lentement sur le papier. Il termina enfin sa lettre, la mit avec mon brevet sous le même couvert, ôta ses lunettes, m'appela et me dit: «Cette

³ Ce mot signifie *qui n'a pas encore sa croissance*. On appelle ainsi les gentilshommes qui n'ont pas encore pris de service.

⁴ Avdotia, fille de Basile. On sait qu'en Russie le nom patronymique est inséparable du prénom, et bien plus usité que le nom de famille.

⁵ Diminutif de Piôtr, Pierre.

⁶ Anastasie, fille de Garasim.

lettre est adressée à André Karlovitch R... mon vieux camarade et ami. Tu vas à Orenbourg⁷ pour servir sous ses ordres.»

Toutes mes brillantes espérances étaient donc évanouies. Au lieu de la vie gaie et animée de Pétersbourg, c'était l'ennui qui m'attendait dans une contrée lointaine et sauvage. Le service militaire, auquel, un instant plus tôt, je pensais avec délices, me semblait une calamité. Mais il n'y avait qu'à se soumettre. Le lendemain matin, une *kibitka* de voyage fut amenée devant le perron. On y plaça une malle, une cassette avec un service à thé et des serviettes nouées pleines de petits pains et de petits pâtés, derniers restes des dorloteries de la maison paternelle. Mes parents me donnèrent leur bénédiction, et mon père me dit: «Adieu, Pierre; sers avec fidélité celui à qui tu as prêté serment; obéis à tes chefs; ne recherche pas trop leurs caresses; ne sollicite pas trop le service, mais ne le refuse pas non plus, et rappelle-toi le proverbe: Prends soin de ton habit pendant qu'il est neuf, et de ton honneur pendant qu'il est jeune.» Ma mère, tout en larmes, me recommanda de veiller à ma santé, et à Savéliitch d'avoir bien soin du petit enfant. On me mit sur le corps un court *touloup*⁸ de peau de lièvre, et, par-dessus, une grande pelisse en peau de renard. Je m'assis dans la *kibitka* avec Savéliitch, et partis pour ma destination en pleurant amèrement.

J'arrivai dans la nuit à Simbirsk, où je devais rester vingt-quatre heures pour diverses emplettes confiées à Savéliitch. Je m'étais arrêté dans une auberge, tandis que, dès le matin, Savéliitch avait été courir les boutiques. Ennuyé de regarder par les fenêtres sur une ruelle sale, je me mis à errer par les chambres de l'auberge. J'entrai dans la pièce du billard et j'y trouvai un grand monsieur d'une quarantaine d'années, portant de longues moustaches noires, en robe de chambre, une queue à la main et une pipe à la bouche. Il jouait avec le marqueur, qui buvait un verre d'eau-de-vie s'il gagnait, et, s'il perdait, devait passer sous le billard à quatre pattes. Je me mis à les regarder jouer; plus leurs parties se prolongeaient, et plus les promenades à quatre pattes devenaient fréquentes, si bien qu'enfin le marqueur resta sous le billard. Le monsieur prononça sur lui quelques expressions énergiques, en guise d'oraison funèbre, et me proposa de jouer une partie avec lui. Je répondis que je ne savais pas jouer au billard. Cela lui parut sans doute fort étrange. Il me regarda avec une sorte de commisération. Cependant l'entretien s'établit. J'appris qu'il se nommait Ivan Ivanovitch⁹ Zourine, qu'il était chef d'escadron dans les hussards, qu'il se trouvait alors à Simbirsk pour recevoir des recrues, et qu'il avait pris son gîte à la même auberge que moi. Zourine m'invita à dîner avec lui, à la soldat, et, comme on dit, de ce que Dieu nous envoie. J'acceptai avec plaisir; nous nous mîmes à table; Zourine buvait beaucoup et m'invitait à boire, en me disant qu'il fallait m'habituer au service. Il me racontait des anecdotes de garnison qui me faisaient rire à me tenir les côtes, et nous nous levâmes de table devenus amis intimes. Alors il me proposa de m'apprendre à jouer au billard. «C'est, dit-il, indispensable pour des soldats comme nous. Je suppose, par exemple, qu'on arrive dans une petite bourgade; que veux-tu qu'on y fasse? On ne peut pas toujours rosser les juifs. Il faut bien, en définitive, aller à l'auberge et jouer au billard, et pour jouer il faut savoir jouer.» Ces raisons me convainquirent complètement, et je me mis à prendre ma leçon avec beaucoup d'ardeur. Zourine m'encourageait à haute voix; il s'étonnait de mes progrès rapides, et, après quelques leçons, il me proposa de jouer de l'argent, ne fût-ce qu'une *groch* (2 kopeks), non pour le gain, mais pour ne pas jouer pour rien, ce qui était, d'après lui, une fort mauvaise habitude. J'y consentis, et Zourine fit apporter du punch; puis il me conseilla d'en goûter, répétant toujours qu'il fallait m'habituer au service. «Car, ajouta-t-il, quel service est-ce qu'un service sans punch?» Je suivis son conseil. Nous continuâmes à jouer, et plus je goûtais de mon verre, plus je devenais hardi. Je faisais voler les billes par-dessus les bandes, je me fâchais, je disais des impertinences au marqueur qui comptait les points, Dieu sait comment; j'élevais l'enjeu, enfin je me conduisais comme un petit garçon qui vient de prendre la clef des champs. De cette

⁷ Chef-lieu du gouvernement d'Orenbourg, le plus oriental de la Russie d'Europe, et qui s'étend même en Asie.

⁸ Pelisse courte n'atteignant pas le genou.

⁹ Jean, fils de Jean.

façon, le temps passa très vite. Enfin Zourine jeta un regard sur l'horloge, posa sa queue et me déclara que j'avais perdu cent roubles¹⁰. Cela me rendit fort confus; mon argent se trouvait dans les mains de Savéliitch. Je commençais à marmotter des excuses quand Zourine me dit «Mais, mon Dieu, ne t'inquiète pas; je puis attendre».

Nous soupâmes. Zourine ne cessait de me verser à boire, disant toujours qu'il fallait m'habituer au service. En me levant de table, je me tenais à peine sur mes jambes. Zourine me conduisit à ma chambre.

Savéliitch arriva sur ces entrefaites. Il poussa un cri quand il aperçut les indices irrécusables de mon zèle pour le service.

«Que t'est-il arrivé? me dit-il d'une voix lamentable. Où t'es-tu rempli comme un sac? Ô mon Dieu! jamais un pareil malheur n'était encore arrivé.

–Tais-toi, vieux hibou, lui répondis-je en bégayant; je suis sûr que tu es ivre. Va dormir... mais, avant, couche-moi.»

Le lendemain, je m'éveillai avec un grand mal de tête. Je me rappelais confusément les événements de la veille. Mes méditations furent interrompues par Savéliitch, qui entra dans ma chambre avec une tasse de thé. «Tu commences de bonne heure à t'en donner, Piôtr Andréitch¹¹, me dit-il en branlant la tête. Eh! de qui tiens-tu? Il me semble que ni ton père ni ton grand-père n'étaient des ivrognes. Il n'y a pas à parler de ta mère, elle n'a rien daigné prendre dans sa bouche depuis sa naissance, excepté du *kvas*¹². À qui donc la faute? au maudit *moussié*: il t'a appris de belles choses, ce fils de chien, et c'était bien la peine de faire d'un païen ton menin, comme si notre seigneur n'avait pas eu assez de ses propres gens!» J'avais honte; je me retournai et lui dis: «Va-t'en, Savéliitch, je ne veux pas de thé». Mais il était difficile de calmer Savéliitch une fois qu'il s'était mis en train de sermonner. «Vois-tu, vois-tu, Piôtr Andréitch, ce que c'est que de faire des folies? Tu as mal à la tête, tu ne veux rien prendre. Un homme qui s'enivre n'est bon à rien. Bois un peu de saumure de concombres avec du miel, ou bien un demi-verre d'eau-de-vie, pour te dégriser. Qu'en dis-tu?»

Dans ce moment entra un petit garçon qui m'apportait un billet de la part de Zourine. Je le dépliai et lus ce qui suit:

«Cher Piôtr Andréitch, fais-moi le plaisir de m'envoyer, par mon garçon, les cent roubles que tu as perdus hier. J'ai horriblement besoin d'argent. Ton dévoué,

«IVAN ZOURINE.»

Il n'y avait rien à faire. Je donnai à mon visage une expression d'indifférence, et, m'adressant à Savéliitch, je lui commandai de remettre cent roubles au petit garçon.

«Comment? pourquoi? me demanda-t-il tout surpris.

–Je les lui dois, répondis-je aussi froidement que possible.

–Tu les lui dois? repartit Savéliitch, dont l'étonnement redoublait. Quand donc as-tu eu le temps de contracter une pareille dette? C'est impossible. Fais ce que tu veux, seigneur, mais je ne donnerai pas cet argent.»

Je me dis alors que si, dans ce moment décisif, je ne forçais pas ce vieillard obstiné à m'obéir, il me serait difficile dans la suite d'échapper à sa tutelle. Lui jetant un regard hautain, je lui dis: «Je suis ton maître, tu es mon domestique. L'argent est à moi; je l'ai perdu parce que j'ai voulu le perdre. Je te conseille de ne pas faire l'esprit fort et d'obéir quand on te commande.»

Mes paroles firent une impression si profonde sur Savéliitch, qu'il frappa des mains, et resta muet, immobile. «Que fais-tu là comme un pieu?» m'écriai-je avec colère. Savéliitch se mit à pleurer. «Ô mon père Piôtr Andréitch, balbutia-t-il d'une voix tremblante, ne me fais pas mourir de douleur. Ô ma lumière, écoute-moi, moi vieillard; écris à ce brigand que tu n'as fait que plaisanter, que nous

¹⁰ Le rouble valait alors, comme aujourd'hui le rouble d'argent, quatre francs de notre monnaie.

¹¹ Pierre, fils d'André.

¹² Espèce de cidre qui fait la boisson commune des Russes.

n'avons jamais eu tant d'argent. Cent roubles! Dieu de bonté!.. Dis-lui que tes parents t'ont sévèrement défendu de jouer autre chose que des noisettes.

–Te tairas-tu? lui dis-je en l'interrompant avec sévérité; donne l'argent ou je te chasse d'ici à coups de poing.» Savéliitch me regarda avec une profonde expression de douleur, et alla chercher mon argent. J'avais pitié du pauvre vieillard; mais je voulais m'émanciper et prouver que je n'étais pas un enfant. Zourine eut ses cent roubles. Savéliitch s'empressa de me faire quitter la maudite auberge; il entra en m'annonçant que les chevaux étaient attelés. Je partis de Simbirsk avec une conscience inquiète et des remords silencieux, sans prendre congé de mon maître et sans penser que je dusse le revoir jamais.

II LE GUIDE

Mes réflexions pendant le voyage n'étaient pas très agréables. D'après la valeur de l'argent à cette époque, ma perte était de quelque importance. Je ne pouvais m'empêcher de convenir avec moi-même que ma conduite à l'auberge de Simbirsk avait été des plus sottes, et je me sentais coupable envers Savéliitch. Tout cela me tourmentait. Le vieillard se tenait assis, dans un silence morne, sur le devant du traîneau, en détournant la tête et en faisant entendre de loin en loin une toux de mauvaise humeur. J'avais fermement résolu de faire ma paix avec lui; mais je ne savais par où commencer. Enfin je lui dis: «Voyons, voyons, Savéliitch, finissons-en, faisons la paix. Je reconnais moi-même que je suis fautif. J'ai fait hier des bêtises et je t'ai offensé sans raison. Je te promets d'être plus sage à l'avenir et de te mieux écouter. Voyons, ne te fâche plus, faisons la paix.

–Ah! mon père Piôtr Andréitch, me répondit-il avec un profond soupir, je suis fâché contre moi-même, c'est moi qui ai tort par tous les bouts. Comment ai-je pu te laisser seul dans l'auberge? Mais que faire? Le diable s'en est mêlé. L'idée m'est venue d'aller voir la femme du diacre qui est ma commère, et voilà, comme dit le proverbe: j'ai quitté la maison et suis tombé dans la prison. Quel malheur! quel malheur! Comment reparaître aux yeux de mes maîtres? Que diront-ils quand ils sauront que leur enfant est buveur et joueur?»

Pour consoler le pauvre Savéliitch, je lui donnai ma parole qu'à l'avenir je ne disposerais pas d'un seul kopek sans son consentement. Il se calma peu à peu, ce qui ne l'empêcha point cependant de grommeler encore de temps en temps en branlant la tête: «Cent roubles! c'est facile à dire».

J'approchais du lieu de ma destination. Autour de moi s'étendait un désert triste et sauvage, entrecoupé de petites collines et de ravins profonds. Tout était couvert de neige. Le soleil se couchait. Ma *kibitka* suivait l'étroit chemin, ou plutôt la trace qu'avaient laissée les traîneaux de paysans. Tout à coup mon cocher jeta les yeux de côté, et s'adressant à moi: «Seigneur, dit-il en ôtant son bonnet, n'ordonnes-tu pas de retourner en arrière?

–Pourquoi cela?

–Le temps n'est pas sûr. Il fait déjà un petit vent. Vois-tu comme il roule la neige du dessus?

–Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

–Et vois-tu ce qu'il y a là-bas? (Le cocher montrait avec son fouet le côté de l'orient.)

–Je ne vois rien de plus que la steppe blanche et le ciel serein.

–Là, là, regarde... ce petit nuage.»

J'aperçus, en effet, sur l'horizon un petit nuage blanc que j'avais pris d'abord pour une colline éloignée. Mon cocher m'expliqua que ce petit nuage présageait un *bourane*¹³.

J'avais ouï parler des *chasse-neige* de ces contrées, et je savais qu'ils engloutissent quelquefois des caravanes entières. Savéliitch, d'accord avec le cocher, me conseillait de revenir sur nos pas. Mais le vent ne me parut pas fort; j'avais l'espérance d'arriver à temps au prochain relais: j'ordonnai donc de redoubler de vitesse.

Le cocher mit ses chevaux au galop; mais il regardait sans cesse du côté de l'orient. Cependant le vent soufflait de plus en plus fort. Le petit nuage devint bientôt une grande nuée blanche qui s'élevait lourdement, croissait, s'étendait, et qui finit par envahir le ciel tout entier. Une neige fine commença à tomber et tout à coup se précipita à gros flocons. Le vent se mit à siffler, à hurler. C'était un *chasse-neige*. En un instant le ciel sombre se confondit avec la mer de neige que le vent soulevait de terre. Tout disparut. «Malheur à nous, seigneur! s'écria le cocher; c'est un *bourane*.»

¹³ Ouragan de neige.

Je passai la tête hors de la *kibitka*; tout était obscurité et tourbillon. Le vent soufflait avec une expression tellement féroce, qu'il semblait en être animé. La neige s'amoncelait sur nous et nous couvrait. Les chevaux allaient au pas, et ils s'arrêtèrent bientôt. «Pourquoi n'avances-tu pas? dis-je au cocher avec impatience.

–Mais où avancer? répondit-il en descendant du traîneau. Dieu seul sait où nous sommes maintenant. Il n'y a plus de chemin et tout est sombre.»

Je me mis à le gronder, mais Savéliitch prit sa défense. «Pourquoi ne l'avez-vous pas écouté? me dit-il avec colère. Tu serais retourné au relais; tu aurais pris du thé; tu aurais dormi jusqu'au matin; l'orage se serait calmé et nous serions partis. Et pourquoi tant de hâte? Si c'était pour aller se marier, passe.»

Savéliitch avait raison. Qu'y avait-il à faire? La neige continuait de tomber; un amas se formait autour de la *kibitka*. Les chevaux se tenaient immobiles, la tête baissée, et tressaillaient de temps en temps. Le cocher marchait autour d'eux, rajustant leur harnais, comme s'il n'eût eu autre chose à faire. Savéliitch grondait. Je regardais de tous côtés, dans l'espérance d'apercevoir quelque indice d'habitation ou de chemin; mais je ne pouvais voir que le tourbillonnement confus du *chasse-neige*... Tout à coup je crus distinguer quelque chose de noir. «Holà! cocher, m'écriai-je, qu'y a-t-il de noir là-bas?» Le cocher se mit à regarder attentivement du côté que j'indiquais, «Dieu le sait, seigneur, me répondit-il en reprenant son siège; ce n'est pas un arbre, et il me semble que cela se meut. Ce doit être un loup ou un homme.»

Je lui donnai l'ordre de se diriger sur l'objet inconnu, qui vint aussi à notre rencontre. En deux minutes nous étions arrivés sur la même ligne, et je reconnus un homme.

«Holà! brave homme, lui cria le cocher; dis-nous, ne sais-tu pas le chemin?

–Le chemin est ici, répondit le passant; je suis sur un endroit dur. Mais à quoi diable cela sert-il?

–Écoute, mon petit paysan, lui dis-je; est-ce que tu connais cette contrée? Peux-tu nous conduire jusqu'à un gîte pour y passer la nuit?

–Cette contrée? Dieu merci, repartit le passant, je l'ai parcourue à pied et en voiture, en long et en large. Mais vois quel temps? Tout de suite on perd la route. Mieux vaut s'arrêter ici et attendre; peut-être l'ouragan cessera. Et le ciel sera serein, et nous trouverons le chemin avec les étoiles.»

Son sang-froid me donna du courage. Je m'étais déjà décidé, en m'abandonnant à la grâce de Dieu, à passer la nuit dans la steppe, lorsque tout à coup le passant s'assit sur le banc qui faisait le siège du cocher: «Grâce à Dieu, dit-il à celui-ci, une habitation n'est pas loin. Tourne à droite et marche.

–Pourquoi irais-je à droite? répondit mon cocher avec humeur. Où vois-tu le chemin? Alors il faut dire: chevaux à autrui, harnais aussi, fouette sans répit.»

Le cocher me semblait avoir raison. «En effet, dis-je au nouveau venu, pourquoi crois-tu qu'une habitation n'est pas loin?

–Le vent a soufflé de là, répondit-il, et j'ai senti une odeur de fumée, preuve qu'une habitation est proche.»

Sa sagacité et la finesse de son odorat me remplirent d'étonnement. J'ordonnai au cocher d'aller où l'autre voulait. Les chevaux marchaient lourdement dans la neige profonde. La *kibitka* s'avancait avec lenteur, tantôt soulevée sur un amas, tantôt précipitée dans une fosse et se balançant de côté et d'autre. Cela ressemblait beaucoup aux mouvements d'une barque sur la mer agitée. Savéliitch poussait des gémissements profonds, en tombant à chaque instant sur moi. Je baissai la *tsinovka*¹⁴, je m'enveloppai dans ma pelisse et m'endormis, bercé par le chant de la tempête et le roulis du traîneau. J'eus alors un songe que je n'ai plus oublié et dans lequel je vois encore quelque chose de prophétique, en me rappelant les étranges aventures de ma vie. Le lecteur m'excusera si je le lui raconte, car il sait sans doute par sa propre expérience combien il est naturel à l'homme de s'abandonner à la superstition, malgré tout le mépris qu'on affiche pour elle.

¹⁴ Tapis fait de la seconde écorce du tilleul et qui couvre la capote d'une *kibitka*.

J'étais dans cette disposition de l'âme où la réalité commence à se perdre dans la fantaisie, aux premières visions incertaines de l'assoupissement. Il me semblait que le *bourane* continuait toujours et que nous errions sur le désert de neige. Tout à coup je crus voir une porte cochère, et nous entrâmes dans la cour de notre maison seigneuriale.

Ma première idée fut la peur que mon père ne se fâchât de mon retour involontaire sous le toit de la famille, et ne l'attribuât à une désobéissance calculée. Inquiet, je sors de ma *kibitka*, et je vois ma mère venir à ma rencontre avec un air de profonde tristesse. «Ne fais pas de bruit, me dit-elle; ton père est à l'agonie et désire te dire adieu.» Frappé d'effroi, j'entre à sa suite dans la chambre à coucher. Je regarde; l'appartement est à peine éclairé. Près du lit se tiennent des gens à la figure triste et abattue. Je m'approche sur la pointe du pied. Ma mère soulève le rideau et dit: «André Pétrovitch, Pétroucha est de retour; il est revenu en apprenant ta maladie. Donne-lui ta bénédiction.» Je me mets à genoux et j'attache mes regards sur le mourant. Mais quoi! au lieu de mon père, j'aperçois dans le lit un paysan à barbe noire, qui me regarde d'un air de gaieté. Plein de surprise, je me tourne vers ma mère: «Qu'est-ce que cela veut dire? m'écriai-je; ce n'est pas mon père. Pourquoi veux-tu que je demande sa bénédiction à ce paysan? – C'est la même chose, Pétroucha, répondit ma mère; celui-là est ton *père assis*¹⁵; baise-lui la main et qu'il te bénisse.» Je ne voulais pas y consentir. Alors le paysan s'élança du lit, tira vivement sa hache de sa ceinture et se mit à la brandir en tous sens. Je voulus m'enfuir, mais je ne le pus pas. La chambre se remplissait de cadavres. Je trébuchais contre eux; mes pieds glissaient dans des mares de sang. Le terrible paysan m'appelait avec douceur en me disant: «Ne crains rien, approche, viens que je te bénisse». L'effroi et la stupeur s'étaient emparés de moi...

En ce moment je m'éveillai. Les chevaux étaient arrêtés; Savéliitch me tenait par la main. «Sors, seigneur, me dit-il, nous sommes arrivés.

–Où sommes-nous arrivés? demandai-je en me frottant les yeux.

–Au gîte; Dieu nous est venu en aide; nous sommes tombés droit sur la haie de la maison. Sors, seigneur, plus vite, et viens te réchauffer.»

Je quittai la *kibitka*. Le *bourane* durait encore, mais avec une moindre violence. Il faisait si noir qu'on pouvait, comme on dit, se crever l'oeil. L'hôte nous reçut près de la porte d'entrée, en tenant une lanterne sous le pan de son cafetan, et nous introduisit dans une chambre petite, mais assez propre. Une *loutchina*¹⁶ l'éclairait. Au milieu étaient suspendues une longue carabine et un haut bonnet de Cosaque.

Notre hôte, Cosaque du Iaïk¹⁷, était un paysan d'une soixantaine d'années, encore frais et vert. Savéliitch apporta la cassette à thé, et demanda du feu pour me faire quelques tasses, dont je n'avais jamais eu plus grand besoin. L'hôte se hâta de le servir.

«Où donc est notre guide? demandai-je à Savéliitch.

–Ici, Votre Seigneurie», répondit une voix d'en haut.

Je levai les yeux sur la soupente, et je vis une barbe noire et deux yeux étincelants.

«Eh bien! as-tu froid?

–Comment n'avoir pas froid dans un petit cafetan tout troué? J'avais un *touloup*; mais, à quoi bon m'en cacher, je l'ai laissé en gage hier chez le marchand d'eau-de-vie; le froid ne me semblait pas vif.»

En ce moment l'hôte rentra avec le *samovar*¹⁸ tout bouillant. Je proposai à notre guide une tasse de thé. Il descendit aussitôt de la soupente. Son extérieur me parut remarquable. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, maigre, mais avec de larges épaules. Sa barbe noire commençait à grisonner. Ses grands yeux vifs ne restaient jamais tranquilles. Il avait dans la

¹⁵ Parrain du mariage.

¹⁶ Planchette de sapin ou de bouleau, qui sert de chandelle.

¹⁷ Fleuve qui se jette dans l'Oural.

¹⁸ Bouilloire à thé.

physionomie une expression assez agréable, mais non moins malicieuse. Ses cheveux étaient coupés en rond. Il portait un petit *armak*¹⁹ déchiré et de larges pantalons tatars. Je lui offris une tasse de thé, il en goûta et fit la grimace.

«Faites-moi la grâce, Votre Seigneurie, me dit-il, de me faire donner un verre d'eau-de-vie; le thé n'est pas notre boisson de Cosaques.»

J'accédais volontiers à son désir. L'hôte prit sur un des rayons de l'armoire un broc et un verre, s'approcha de lui, et, l'ayant regardé bien en face: «Eh! eh! dit-il, te voilà de nouveau dans nos parages! D'où Dieu t'a-t-il amené?»

Mon guide cligna de l'oeil d'une façon toute significative et répondit par le dicton connu: «Le moineau volait dans le verger; il mangeait de la graine de chanvre; la grand'mère lui jeta une pierre et le manqua. Et vous, comment vont les vôtres?»

–Comment vont les nôtres? répliqua l'hôtelier en continuant de parler proverbialement. On commençait à sonner les vêpres, mais la femme du pope l'a défendu; le pope est allé en visite et les diables sont dans le cimetière.

–Tais-toi, notre oncle, riposta le vagabond; quand il y aura de la pluie, il y aura des champignons, et quand il y aura des champignons, il aura une corbeille pour les mettre. Mais maintenant (il cligna de l'oeil une seconde fois), remets ta hache derrière ton dos²⁰; le garde forestier se promène. À la santé de Votre Seigneurie!»

Et, disant ces mots, il prit le verre, fit le signe de la croix et avala d'un trait son eau-de-vie. Puis il me salua et remonta dans la soupente.

Je ne pouvais alors deviner un seul mot de ce jargon de voleur. Ce n'est que dans la suite que je compris qu'ils parlaient des affaires de l'armée du laïk, qui venait seulement d'être réduite à l'obéissance après la révolte de 1772. Savéliitch les écoutait parler d'un air fort mécontent et jetait des regards soupçonneux tantôt sur l'hôte, tantôt sur le guide. L'espèce d'auberge où nous nous étions réfugiés se trouvait au beau milieu de la steppe, loin de la route et de toute habitation, et ressemblait beaucoup à un rendez-vous de voleurs. Mais que faire? On ne pouvait pas même penser à se remettre en route. L'inquiétude de Savéliitch me divertissait beaucoup. Je m'étendis sur un banc; mon vieux serviteur se décida enfin à monter sur la voûte du poêle²¹; l'hôte se coucha par terre. Ils se mirent bientôt tous à ronfler, et moi-même je m'endormis comme un mort.

En m'éveillant le lendemain assez tard, je m'aperçus que l'ouragan avait cessé. Le soleil brillait; la neige s'étendait au loin comme une nappe éblouissante. Déjà les chevaux étaient attelés. Je payai l'hôte, qui me demanda pour mon écot une telle misère, que Savéliitch lui-même ne le marchandait pas, suivant son habitude constante. Ses soupçons de la veille s'étaient envolés tout à fait. J'appelai le guide pour le remercier du service qu'il nous avait rendu, et dis à Savéliitch de lui donner un demi-rouble de gratification.

Savéliitch fronça le sourcil. «Un demi-rouble! s'écria-t-il; pourquoi cela? parce que tu as daigné toi-même l'amener à l'auberge? Que ta volonté sois faite, seigneur; mais nous n'avons pas un demi-rouble de trop. Si nous nous mettons à donner des pourboires à tout le monde, nous finirons par mourir de faim.»

Il m'était impossible de disputer contre Savéliitch; mon argent, d'après ma promesse formelle, était à son entière discrétion. Je trouvais pourtant désagréable de ne pouvoir récompenser un homme qui m'avait tiré, sinon d'un danger de mort, au moins d'une position fort embarrassante.

«Bien, dis-je avec sang-froid à Savéliitch, si tu ne veux pas donner un demi-rouble, donne-lui quelqu'un de mes vieux habits; il est trop légèrement vêtu. Donne-lui mon *touloup* de peau de lièvre.

¹⁹ Cafetan court.

²⁰ Les paysans russes portent la hache passée dans la ceinture ou derrière le dos.

²¹ Lit ordinaire des paysans russes.

–Aie pitié de moi, mon père Piotr Andréitch, s'écria Savéliitch; qu'a-t-il besoin de ton *touloup*? il le boira, le chien, dans le premier cabaret.

–Ceci, mon petit vieux, ce n'est plus ton affaire, dit le vagabond, que je le boive ou que je ne le boive pas. Sa Seigneurie me fait la grâce d'une pelisse de son épaule²²; c'est sa volonté de seigneur, et ton devoir de serf est de ne pas regimber, mais d'obéir.

–Tu ne crains pas Dieu, brigand que tu es, dit Savéliitch d'une voix fâchée. Tu vois que l'enfant n'a pas encore toute sa raison, et te voilà tout content de le piller, grâce à son bon coeur. Qu'as-tu besoin d'un *touloup* de seigneur? Tu ne pourrais pas même le mettre sur tes maudites grosses épaules.

–Je te prie de ne pas faire le bel esprit, dis-je à mon menin; apporte vite le *touloup*.

–Oh! Seigneur mon Dieu! s'écria Savéliitch en gémissant. Un *touloup* en peau de lièvre et complètement neuf encore! À qui le donne-t-on? À un ivrogne en guenilles.»

Cependant le *touloup* fut apporté. Le vagabond se mit à l'essayer aussitôt. Le *touloup*, qui était déjà devenu trop petit pour sa taille, lui était effectivement beaucoup trop étroit. Cependant il parvint à le mettre avec peine, en faisant éclater toutes les coutures. Savéliitch poussa comme un hurlement étouffé lorsqu'il entendit le craquement des fils. Pour le vagabond, il était très content de son cadeau. Aussi me reconduisit-il jusqu'à ma *kibitka*, et il me dit avec un profond salut: «Merci, Votre Seigneurie; que Dieu vous récompense pour votre vertu. De ma vie je n'oublierai vos bontés.» Il s'en alla de son côté, et je partis du mien, sans faire attention aux bouderies de Savéliitch. J'oubliai bientôt le *bourane*, et le guide, et mon *touloup* en peau de lièvre.

Arrivé à Orenbourg, je me présentai directement au général. Je trouvai un homme de haute taille, mais déjà courbé par la vieillesse. Ses longs cheveux étaient tout blancs. Son vieil uniforme usé rappelait un soldat du temps de l'impératrice Anne, et ses discours étaient empreints d'une forte prononciation allemande. Je lui remis la lettre de mon père. En lisant son nom, il me jeta un coup d'oeil rapide: «Mon Dieu, dit-il, il y a si peu de temps qu'André Pétrovich était de ton ache; et maintenant, quel beau caillard de fils il a! Ah! le temps, le temps...»

Il ouvrit la lettre et se mit à la parcourir à demi-voix, en accompagnant sa lecture de remarques: «Monsieur, j'espère que Votre Excellence...» Qu'est-ce que c'est que ces cérémonies? Fi! comment n'a-t-il pas de honte? Sans doute, la discipline avant tout; mais est-ce ainsi qu'on écrit à son vieux camarade?... «Votre Excellence n'aura pas oublié!..» Hein!.. «Eh!.. quand... sous feu le feld-maréchal Munich... pendant la campagne... de même que... nos bonnes parties de cartes.» Eh! eh! *Bruder!* il se souvient donc encore de nos anciennes fredaines? «Maintenant parlons affaires... Je vous envoie mon espiègle...» «Hum!.. le tenir avec des gants de porc-épic...» Qu'est-ce que cela, gants de porc-épic? ce doit être un proverbe russe... Qu'est-ce que c'est, tenir avec des gants de porc-épic? reprit-il en se tournant vers moi.

–Cela signifie, lui répondis-je avec l'air le plus innocent du monde, traiter quelqu'un avec bonté, pas trop sévèrement, lui laisser beaucoup de liberté. Voilà ce que signifie tenir avec des gants de porc-épic.

–Hum! je comprends... «Et ne pas lui donner de liberté...» Non, il paraît que gants de porc-épic signifie autre chose... «Ci-joint son brevet...» Où donc est-il? Ah! le voici... «L'inscrire au régiment de Séménofski...» C'est bon, c'est bon; on fera ce qu'il faut... «Me permettre de vous embrasser sans cérémonie, et... comme un vieux ami et camarade.» Ah! enfin, il s'en est souvenu... Etc., etc... Allons, mon petit père, dit-il après avoir achevé la lettre et mis mon brevet de côté, tout sera fait; tu seras officier dans le régiment de ***; et pour ne pas perdre de temps, va dès demain dans le fort de Bélogorsk, où tu serviras sous les ordres du capitaine Mironoff, un brave et honnête homme. Là, tu serviras véritablement, et tu apprendras la discipline. Tu n'as rien à faire à Orenbourg; les distractions sont dangereuses pour un jeune homme. Aujourd'hui, je t'invite à dîner avec moi.»

²² Allusion aux récompenses faites par les anciens tsars à leurs boyards, auxquels ils donnent leur pelisse.

«De mal en pis, pensai-je tout bas; à quoi cela m'aura-t-il servi d'être sergent aux gardes dès mon enfance? Où cela m'a-t-il mené? dans le régiment de *** et dans un fort abandonné sur la frontière des steppes kirghises-kaïsaks.» Je dînai chez André Karlovitch, en compagnie de son vieil aide de camp. La sévère économie allemande régnait à sa table, et je pense que l'effroi de recevoir parfois un hôte de plus à son ordinaire de garçon n'avait pas été étranger à mon prompt éloignement dans une garnison perdue. Le lendemain je pris congé du général et partis pour le lieu de ma destination.

III

LA FORTERESSE

La forteresse de Bélogorsk était située à quarante verstes d'Orenbourg. De cette ville, la route longeait les bords escarpés du Iaïk. La rivière n'était pas encore gelée, et ses flots couleur de plomb prenaient une teinte noire entre les rives blanchies par la neige. Devant moi s'étendaient les steppes kirghises. Je me perdais dans mes réflexions, tristes pour la plupart. La vie de garnison ne m'offrait pas beaucoup d'attraits; je tâchais de me représenter mon chef futur, le capitaine Mironoff. Je m'imaginai un vieillard sévère et morose, ne sachant rien en dehors du service et prêt à me mettre aux arrêts pour la moindre vétille. Le crépuscule arrivait; nous allions assez vite.

«Y a-t-il loin d'ici à la forteresse? demandai-je au cocher.

–Mais on la voit d'ici», répondit-il.

Je me mis à regarder de tous côtés, m'attendant à voir de hauts bastions, une muraille et un fossé. Mais je ne vis rien qu'un petit village entouré d'une palissade en bois. D'un côté s'élevaient trois ou quatre tas de foin, à demi recouverts de neige; d'un autre, un moulin à vent penché sur le côté, et dont les ailes, faites de grosse écorce de tilleul, pendaient paresseusement.

«Où donc est la forteresse? demandai-je étonné.

–Mais la voilà», repartit le cocher en me montrant le village où nous venions de pénétrer.

J'aperçus près de la porte un vieux canon en fer. Les rues étaient étroites et tortueuses; presque toutes les *isbas*²³ étaient couvertes en chaume. J'ordonnai qu'on me menât chez le commandant, et presque aussitôt ma *kibitka* s'arrêta devant une maison en bois, bâtie sur une éminence, près de l'église, qui était en bois également.

Personne ne vint à ma rencontre. Du perron j'entrai dans l'antichambre. Un vieil invalide, assis sur une table, était occupé à coudre une pièce bleue au coude d'un uniforme vert. Je lui dis de m'annoncer. «Entre, mon petit père, me dit l'invalide, les nôtres sont à la maison.» Je pénétrai dans une chambre très propre, arrangée à la vieille mode. Dans un coin était dressée une armoire avec de la vaisselle. Contre la muraille un diplôme d'officier pendait encadré et sous verre. Autour du cadre étaient rangés des *tableaux d'écorce*²⁴, qui représentaient la *Prise de Kustrin* et d'*Otchakov*, le *Choix de la fiancée* et l'*Enterrement du chat par les souris*. Près de la fenêtre se tenait assise une vieille femme en mantelet, la tête enveloppée d'un mouchoir. Elle était occupée à dévider du fil que tenait, sur ses mains écartées, un petit vieillard borgne en habit d'officier. «Que désirez-vous, mon petit père?» me dit-elle sans interrompre son occupation. Je répondis que j'étais venu pour entrer au service, et que, d'après la règle, j'accourais me présenter à monsieur le capitaine. En disant cela, je me tournai vers le petit vieillard borgne, que j'avais pris pour le commandant. Mais la bonne dame interrompit le discours que j'avais préparé à l'avance.

«Ivan Kouzmitch²⁵ n'est pas à la maison, dit-elle. Il est allé en visite chez le père Garasim. Mais c'est la même chose, je suis sa femme. Veuillez nous aimer et nous avoir en grâce²⁶. Assieds-toi, mon petit père.»

Elle appela une servante et lui dit de faire venir l'*ouriadnik*²⁷. Le petit vieillard me regardait curieusement de son oeil unique. «Oserais-je vous demander, me dit-il, dans quel régiment vous avez daigné servir?» Je satisfis sa curiosité.

²³ Maisons de paysans.

²⁴ Grossières gravures enluminées.

²⁵ Jean, fils de Kouzma.

²⁶ Formule de politesse affable.

²⁷ Officier subalterne de Cosaques.

«Et oserais-je vous demander, continua-t-il; pourquoi vous avez daigné passer de la garde dans notre garnison?»

Je répondis que c'était par ordre de l'autorité.

«Probablement pour des actions peu séantes à un officier de la garde? reprit l'infatigable questionneur.

–Veux-tu bien cesser de dire des bêtises? lui dit la femme du capitaine. Tu vois bien que ce jeune homme est fatigué de la route. Il a autre chose à faire que de te répondre. Tiens mieux tes mains. Et toi, mon petit père, continua-t-elle en se tournant vers moi, ne t'afflige pas trop de ce qu'on t'ait fourré dans notre bicoque; tu n'es pas le premier, tu ne seras pas le dernier. On souffre, mais on s'habitue. Tenez, Chvabrine, Alexéi Ivanitch²⁸, il y a déjà quatre ans qu'on l'a transféré chez nous pour un meurtre. Dieu sait quel malheur lui était arrivé. Voilà qu'un jour il est sorti de la ville avec un lieutenant; et ils avaient pris des épées, et ils se mirent à se piquer l'un l'autre, et Alexéi Ivanitch a tué le lieutenant, et encore devant deux témoins. Que veux-tu! contre le malheur il n'y a pas de maître.»

En ce moment entre l'*ouriadnik*, jeune et beau Cosaque. «Maximitch, lui dit la femme du capitaine, donne un logement à monsieur l'officier, et propre.

–J'obéis, Vassilissa Iégorovna²⁹, répondit l'*ouriadnik*. Ne faut-il pas mettre Sa Seigneurie chez Ivan Poléjaïeff?

–Tu radotes, Maximitch, répliqua la commandante; Poléjaïeff est déjà logé très à l'étroit; et puis c'est mon compère; et puis il n'oublie pas que nous sommes ses chefs. Conduis monsieur l'officier... Comment est votre nom, mon petit père?

–Piôtr Andréitch.

–Conduis Piôtr Andréitch chez Siméon Kouzoff. Le coquin a laissé entrer son cheval dans mon potager. Est-ce que tout est en ordre, Maximitch?

–Grâce à Dieu, tout est tranquille, répondit le Cosaque; il n'y a que le caporal Prokoroff qui s'est battu au bain avec la femme Oustinia Pégoulina pour un seau d'eau chaude.

–Ivan Ignatiitch³⁰, dit la femme du capitaine au petit vieillard borgne, juge entre Prokoroff et Oustinia qui est fautif, et punis-les tous deux.

–C'est bon, Maximitch, va-t'en avec Dieu.

–Piôtr Andréitch, Maximitch vous conduira à votre logement.»

Je pris congé; l'*ouriadnik* me conduisit à une *isba* qui se trouvait sur le bord escarpé de la rivière, tout au bout de la forteresse. La moitié de l'*isba* était occupée par la famille de Siméon Kouzoff, l'autre me fut abandonnée. Cette moitié se composait d'une chambre assez propre, coupée en deux par une cloison. Savéliitch commença à s'y installer, et moi, je regardai par l'étroite fenêtre. Je voyais devant moi s'étendre une steppe nue et triste; sur le côté s'élevaient des cabanes. Quelques poules erraient dans la rue. Une vieille femme, debout sur le perron et tenant une auge à la main, appelait des cochons qui lui répondaient par un grognement amical. Et voilà dans quelle contrée j'étais condamné à passer ma jeunesse!.. Une tristesse amère me saisit; je quittai la fenêtre et me couchai sans souper, malgré les exhortations de Savéliitch, qui ne cessait de répéter, avec angoisse: «Ô Seigneur Dieu! il ne daigne rien manger. Que dirait ma maîtresse si l'enfant allait tomber malade?»

Le lendemain, à peine avais-je commencé de m'habiller, que la porte de ma chambre s'ouvrit. Il entra un jeune officier, de petite taille, de traits peu réguliers, mais dont la figure basanée avait une vivacité remarquable.

«Pardonnez-moi, me dit-il en français, si je viens ainsi sans cérémonie faire votre connaissance. J'ai appris hier votre arrivée, et le désir de voir enfin une figure humaine s'est tellement emparé

²⁸ Alexis, fils de Jean.

²⁹ Basile (au féminin), fille d'Iégor.

³⁰ Jean, fils d'Ignace.

de moi que je n'ai pu y résister plus longtemps. Vous comprendrez cela quand vous aurez vécu ici quelque temps.»

Je devinai sans peine que c'était l'officier renvoyé de la garde pour l'affaire du duel. Nous fîmes connaissance. Chvabrine avait beaucoup d'esprit. Sa conversation était animée, intéressante. Il me dépeignit avec beaucoup de verve et de gaieté la famille du commandant, sa société et en général toute la contrée où le sort m'avait jeté. Je riais de bon coeur, lorsque ce même invalide, que j'avais vu rapiécer son uniforme dans l'antichambre du capitaine, entra et m'invita à dîner de la part de Vassilissa Iégorovna. Chvabrine déclara qu'il m'accompagnait.

En nous approchant de la maison du commandant, nous vîmes sur la place une vingtaine de petits vieux invalides, avec de longues queues et des chapeaux à trois cornes. Ils étaient rangés en ligne de bataille. Devant eux se tenait le commandant, vieillard encore vert et de haute taille, en robe de chambre et en bonnet de coton. Dès qu'il nous aperçut, il s'approcha de nous, me dit quelques mots affables, et se remit à commander l'exercice. Nous allions nous arrêter pour voir les manoeuvres, mais il nous pria d'aller sur-le-champ chez Vassilissa Iégorovna, promettant qu'il nous rejoindrait aussitôt. «Ici, nous dit-il, vous n'avez vraiment rien à voir.»

Vassilissa Iégorovna nous reçut avec simplicité et bonhomie, et me traita comme si elle m'eût dès longtemps connu. L'invalide et Palachka mettaient la nappe.

«Qu'est-ce qu'a donc aujourd'hui mon Ivan Kouzmitch à instruire si longtemps ses troupes? dit la femme du commandant. Palachka, va le chercher pour dîner. Mais où est donc Macha³¹?»

À peine avait-elle prononcé ce nom, qu'entra dans la chambre une jeune fille de seize ans, au visage rond, vermeil, ayant les cheveux lissés en bandeau et retenus derrière ses oreilles que rougissaient la pudeur et l'embarras. Elle ne me plut pas extrêmement au premier coup d'oeil; je la regardai avec prévention. Chvabrine m'avait dépeint Marie, la fille du capitaine, sous les traits d'une sottise. Marie Ivanovna alla s'asseoir dans un coin et se mit à coudre. Cependant on avait apporté le *chtchi*³². Vassilissa Iégorovna, ne voyant pas revenir son mari, envoya pour la seconde fois Palachka l'appeler.

«Dis au maître que les visites attendent; le *chtchi* se refroidit. Grâce à Dieu, l'exercice ne s'en ira pas, il aura tout le temps de s'égosiller à son aise.»

Le capitaine apparut bientôt, accompagné du petit vieillard borgne.

«Qu'est-ce que cela, mon petit père? lui dit sa femme. La table est servie depuis longtemps, et l'on ne peut pas te faire venir.

–Vois-tu bien, Vassilissa Iégorovna, répondit Ivan Kouzmitch, j'étais occupé de mon service, j'instruisais mes petits soldats.

–Va, va, reprit-elle, ce n'est qu'une vanterie. Le service ne leur va pas, et toi tu n'y comprends rien. Tu aurais dû rester à la maison, à prier le bon Dieu; ça t'irait bien mieux. Mes chers convives, à table, je vous prie.»

Nous prîmes place pour dîner. Vassilissa Iégorovna ne se taisait pas un moment et m'accablait de questions; qui étaient mes parents, s'ils étaient en vie, où ils demeuraient, quelle était leur fortune? Quand elle sut que mon père avait trois cents paysans:

«Voyez-vous! s'écria-t-elle, y a-t-il des gens riches dans ce monde! Et nous, mon petit père, en fait d'âmes³³, nous n'avons que la servante Palachka. Eh bien, grâce à Dieu, nous vivons petit à petit. Nous n'avons qu'un souci, c'est Macha, une fille qu'il faut marier. Et quelle dot a-t-elle? Un peigne et quatre sous vaillant pour se baigner deux fois par an. Pourvu qu'elle trouve quelque brave homme! sinon, la voilà éternellement fille.»

³¹ Diminutif de Maria.

³² Soupe russe faite de viande et de légumes.

³³ En russe, on dit tant d'âmes pour tant de paysans.

Je jetai un coup d'oeil sur Marie Ivanovna; elle était devenue toute rouge, et des larmes roulèrent jusque sur son assiette. J'eus pitié d'elle, et je m'empressai de changer de conversation.

«J'ai ouï dire, m'écriai-je avec assez d'à-propos, que les Bachkirs ont l'intention d'attaquer votre forteresse.

–Qui t'a dit cela, mon petit père? reprit Ivan Kouzmitch.

–Je l'ai entendu dire à Orenbourg, répondis-je.

–Folies que tout cela, dit le commandant; nous n'en avons pas entendu depuis longtemps le moindre mot. Les Bachkirs sont un peuple intimidé, et les Kirghises aussi ont reçu de bonnes leçons. Ils n'oseront pas s'attaquer à nous, et s'ils s'en avisent, je leur imprimerai une telle terreur, qu'ils ne remueront plus de dix ans.

–Et vous ne craignez pas, continuai-je en m'adressant à la femme du capitaine, de rester dans une forteresse exposée à de tels dangers?

–Affaire d'habitude, mon petit père, reprit-elle. Il y a de cela vingt ans, quand on nous transféra du régiment ici, tu ne saurais croire comme j'avais peur de ces maudits païens. S'il m'arrivait parfois de voir leur bonnet à poil, si j'entendais leurs hurlements, crois bien, mon petit père, que mon coeur se resserrait à mourir. Et maintenant j'y suis si bien habituée, que je ne bougerais pas de ma place quand on viendrait me dire que les brigands rôdent autour de la forteresse.

–Vassilissa Iégorovna est une dame très brave, observa gravement Chvabrine; Ivan Kouzmitch en sait quelque chose.

–Mais oui, vois-tu bien! dit Ivan Kouzmitch, elle n'est pas de la douzaine des poltrons.

–Et Marie Ivanovna, demandai-je à sa mère, est-elle aussi hardie que vous?

–Macha! répondit la dame; non, Macha est une poltronne. Jusqu'à présent elle n'a pu entendre le bruit d'un coup de fusil sans trembler de tous ses membres. Il y a de cela deux ans, quand Ivan Kouzmitch s'imagina, le jour de ma fête, de faire tirer son canon, elle eut si peur, le pauvre pigeonneau, qu'elle manqua de s'en aller dans l'autre monde. Depuis ce jour-là, nous n'avons plus tiré ce maudit canon.»

Nous nous levâmes de table; le capitaine et sa femme allèrent dormir la sieste, et j'allai chez Chvabrine, où nous passâmes ensemble la soirée.

IV LE DUEL

Il se passa plusieurs semaines, pendant lesquelles ma vie dans la forteresse de Bélogorsk devint non seulement supportable, mais agréable même. J'étais reçu comme un membre de la famille dans la maison du commandant. Le mari et la femme étaient d'excellentes gens. Ivan Kouzmitch, qui d'enfant de troupe était parvenu au rang d'officier, était un homme tout simple et sans éducation, mais bon et loyal. Sa femme le menait, ce qui, du reste, convenait fort à sa paresse naturelle. Vassilissa Iégorovna dirigeait les affaires du service comme celles de son ménage, et commandait dans toute la forteresse comme dans sa maison. Marie Ivanovna cessa bientôt de se montrer sauvage. Nous fîmes plus ample connaissance. Je trouvai en elle une fille pleine de cœur et de raison. Peu à peu je m'attachai à cette bonne famille, même à Ivan Ignatiitch, le lieutenant borgne.

Je devins officier. Mon service ne me pesait guère. Dans cette forteresse bénie de Dieu, il n'y avait ni exercice à faire, ni garde à monter, ni revue à passer. Le commandant instruisait quelquefois ses soldats pour son propre plaisir. Mais il n'était pas encore parvenu à leur apprendre quel était le côté droit, quel était le côté gauche. Chvabrine avait quelques livres français; je me mis à lire, et le goût de la littérature s'éveilla en moi. Le matin je lisais, et je m'essayais à des traductions, quelquefois même à des compositions en vers. Je dînai presque chaque jour chez le commandant, où je passais d'habitude le reste de la journée. Le soir, le père Garasim y venait accompagné de sa femme Akoulina, qui était la plus forte commère des environs. Il va sans dire que chaque jour nous nous voyions, Chvabrine et moi. Cependant d'heure en heure sa conversation me devenait moins agréable. Ses perpétuelles plaisanteries sur la famille du commandant, et surtout ses remarques piquantes sur le compte de Marie Ivanovna, me déplaisaient fort. Je n'avais pas d'autre société que cette famille dans la forteresse, mais je n'en désirais pas d'autre.

Malgré toutes les prophéties, les Bachkirs ne se révoltaient pas. La tranquillité régnait autour de notre forteresse. Mais cette paix fut troublée subitement par une guerre intestine.

J'ai déjà dit que je m'occupais un peu de littérature. Mes essais étaient passables pour l'époque, et Soumarokoff³⁴ lui-même leur rendit justice bien des années plus tard. Un jour, il m'arriva d'écrire une petite chanson dont je fus satisfait. On sait que, sous prétexte de demander des conseils, les auteurs cherchent volontiers un auditeur bienveillant; je copiai ma petite chanson, et la portai à Chvabrine, qui seul, dans la forteresse, pouvait apprécier une oeuvre poétique.

Après un court préambule, je tirai de ma poche mon feuillet, et lui lus les vers suivants³⁵:

«Hélas! en fuyant Macha, j'espère recouvrer ma liberté!
Mais les yeux qui m'ont fait prisonnier sont toujours devant moi.
Toi qui sais mes malheurs, Macha, en me voyant dans cet état cruel,
prends pitié de ton prisonnier.»

«Comment trouves-tu cela?» dis-je à Chvabrine, attendant une louange comme un tribut qui m'était dû.

Mais, à mon grand mécontentement, Chvabrine, qui d'ordinaire montrait de la complaisance, me déclara net que ma chanson ne valait rien.

«Pourquoi cela? lui demandai-je en m'efforçant de cacher mon humeur.

³⁴ Poète célèbre alors, oublié depuis.

³⁵ Ils sont écrits dans le style suranné de l'époque.

-Parce que de pareils vers, me répondit-il, sont dignes de mon maître Trédiakofski³⁶.»

Il prit le feuillet de mes mains, et se mit à analyser impitoyablement chaque vers, chaque mot, en me déchirant de la façon la plus maligne. Cela dépassa mes forces; je lui arrachai le feuillet des mains, je lui déclarai que, de ma vie, je ne lui montrerais aucune de mes compositions. Chvabrine ne se moqua pas moins de cette menace.

«Voyons, me dit-il, si tu seras en état de tenir ta parole; les poètes ont besoin d'un auditeur, comme Ivan Kouzmitch d'un carafon d'eau-de-vie avant dîner. Et qui est cette Macha? Ne serait-ce pas Marie Ivanovna?

-Ce n'est pas ton affaire, répondis-je en fronçant le sourcil, de savoir quelle est cette Macha. Je ne veux ni de tes avis ni de tes suppositions.

-Oh! oh! poète vaniteux, continua Chvabrine en me piquant de plus en plus. Écoute un conseil d'ami: Macha n'est pas digne de devenir ta femme.

³⁶ Poète ridicule, dont Catherine II s'est moquée jusque dans son *Règlement de l'ermitage*.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.